

PRÉSENTATION DE LA NOUVELLE ÉDITION

INVITATION À LA RELECTURE

Denise Pumain

Il faut relire les travaux de Pierre George, à plus d'un titre. Ce grand géographe, qui a fait partie de l'Académie des Sciences morales et politiques, a su enrichir la géographie classique française, dès l'après-guerre, d'une réelle ouverture vers des processus économiques et politiques jusque-là peu explorés par les géographes français. Sa pensée claire et rigoureuse, son écriture précise et concise rappellent la puissance de synthèse qui animait ses cours à la Sorbonne, entre 1948 et les années 1980, et procurent encore aujourd'hui un réel plaisir de lecture. Sa vigueur intellectuelle et sa perspicacité se manifestent au mieux dans l'un de ses thèmes de prédilection, la géographie de la population. Avant la lettre, Pierre George a réellement pratiqué une démarche interdisciplinaire, intégrant avec subtilité les concepts et les méthodes de plusieurs sciences sociales. Il est aussi attentif aux grands enjeux de son époque, dont il donne une interprétation d'échelle mondiale. Pour autant, le travail de Pierre George révèle parfois d'étonnantes contradictions, qui nous rappellent s'il le fallait que les plus grands esprits sont aussi largement tributaires de leur temps⁽¹⁾.

Alfred Sauvy, qui préfaçait la première édition de ce volume, ne s'y est pas trompé. Il situe d'emblée l'ouvrage dans l'axe du projet scientifique

(1) Un article à plusieurs voix lui est consacré en 2008 dans la revue des *Annales de géographie*, intitulé « Un géographe témoin de son temps ».

de la démographie et de l'ouverture interdisciplinaire que développe l'Ined récemment créé. Il rappelle son idéal personnel de la science, utile à la décision, arbitre impartial des idéologies, et dont les énoncés sont toujours à reprendre et à perfectionner, « par de nombreuses prises de vues et recoupements sous des angles différents » (p. 24). C'est ainsi que, tout en valorisant « un exemple heureux de contact scientifique » entre démographie et géographie, le directeur de l'Ined prend soin d'avertir le lecteur des « profondes convictions marxistes » de l'auteur.

Un géographe de son temps

Pour un lecteur actuel, ce n'est cependant pas la position marxiste qui saute aux yeux. Par la composition de son ouvrage, Pierre George semble emprunter la démarche de la géographie générale de l'époque, qui consistait à décrire d'abord une répartition, à l'échelle mondiale, avant d'en proposer des facteurs explicatifs : les deux premiers chapitres sont consacrés aux sources d'informations et à une « vue d'ensemble de la population du globe » ; ils sont suivis de neuf chapitres traitant des explications possibles de la répartition du peuplement à différentes échelles, tandis qu'une seconde partie plus méthodologique examine des processus et concepts clés liés plus particulièrement à l'approche de la population par la démographie.

Pierre George s'interrogeant sur les principaux facteurs explicatifs de la répartition de la population mondiale se montre encore, comme beaucoup de géographes de son temps, très imprégné de la grande question posée par la géographie vidalienne. L'école de géographie française prônait une attitude « anti-déterministe », récusant la puissance des contraintes exercées sur les sociétés et les paysages par le milieu naturel, et insistant sur l'importance des choix humains dans la formation des « genres de vie », par contraste avec les thèses plus « déterministes » du géographe allemand Ratzel. Cette position épistémologique a été qualifiée de « possibiliste » par Lucien Febvre (1922). Cela n'empêchait pas les grandes thèses de géographie régionale de l'entre-deux-guerres d'adopter rituellement un « plan à tiroir » où les premiers chapitres décrivaient relief et climat avant de s'intéresser aux campagnes, aux activités économiques et aux villes. Une lecture rapide de la table des matières pourrait laisser penser que Pierre George souscrit à ce rituel, car il examine d'abord les effets possibles de la géographie physique sur la répartition de la population, en consacrant

un chapitre aux effets directs et indirects du climat (chapitre III) et un autre à ceux du relief (Chapitre IV). Il cite les travaux de Max Sorre (1946) qui a réalisé un « dépouillement minutieux de toutes les observations de médecins et de l'élaboration d'une discipline nouvelle, la géographie médicale » (p. 75) et dont les travaux constituent une « écologie de l'homme » (George, 1950, p. 292). Il aboutit cependant à une critique de la notion de genre de vie beaucoup plus radicale que celle qu'avait esquissée Max Sorre (1948) deux ans auparavant.

En fait, Pierre George propose un parcours dont on dirait aujourd'hui qu'il déconstruit les questionnements habituels et les idées reçues. Il tient à identifier précisément les processus par lesquels les éléments du milieu contraignent ou sont utilisés par les populations, avec une vision spatio-temporelle détaillée qui lui permet de traquer « l'illusion des explications mécanistes » (p. 102). Au passage, il enrichit les notions classiques par des considérations nouvelles en y intégrant des processus dynamiques et historiques. Sa définition du concept de « milieu » n'est plus le « milieu naturel ou le milieu brut », mais un « théâtre d'actions réciproques [entre les ressources et les inconvénients des divers domaines climatiques et topographiques et la population] qui est le milieu géographique » (p. 71). Surtout, il esquisse à plusieurs reprises une « vision évolutionniste », encore très peu présente dans l'épistémologie de la géographie des années 1950, par exemple avec cette phrase que des ouvrages actuels pourraient reprendre intégralement :

« Le milieu géographique, constituant une ambiance de stabilité relative par rapport à l'activité humaine qui se développe suivant un rythme plus rapide que celui des transformations du milieu géographique, est une création complexe des collectivités humaines dans le cadre des conditions physiques générales » (p. 108-109).

Pierre George affirme ainsi une position épistémologique qui donne la priorité aux processus sociaux dans l'explication des inégalités de répartition de la population, en excluant un trop grand déterminisme par les conditions physiques et en soulignant la grande variété des adaptations réalisées par les sociétés humaines, dans leurs choix comme dans leurs utilisations des ressources et du potentiel des technologies existantes, « latentes », ou futures. Il accorde une grande importance aux instruments de mesure, à la signification des indicateurs habituellement utilisés pour rendre compte du succès des implantations humaines, et sa critique approfondie de la densité de population (« un quotient dont le diviseur est une variable », p. 69) pourrait bien être lue avec profit par tous ceux qui prétendent aujourd'hui produire des conclusions sur les

pratiques sociales à partir de *big data* hâtivement collectées sur Internet. Pierre George a une parfaite connaissance et prescience de ce qu'un quart de siècle plus tard le géographe anglais Stan Openshaw codifiera sous l'appellation du MAUP (*Modifiable Areal Unit Problem*), il en propose une solution en empruntant à son contemporain Wolfgang Hartke la carte par points de la répartition de la population dans une vaste région européenne centrée sur les Alpes (figure 5, p. 97). Cette représentation permet de visualiser les lieux habités plus finement et plus correctement qu'une classique carte choroplèthe des densités. Après un vaste tour du monde comparant les formes d'habitats et d'utilisations du sol dans les grandes chaînes de montagne des autres continents, Pierre George concède au relief un effet dissuasif sur le peuplement, mais conclut à propos de cette règle générale en soulignant que « la signification humaine relative de la montagne et de la plaine est donc un fait de civilisation beaucoup plus qu'un fait physique » (p. 100).

Cette position scientifique l'engage aussi implicitement sur le plan sociologique, en faveur de la géographie humaine, dans les controverses qui agitaient régulièrement les enseignants et les chercheurs universitaires entre les années 1950 et 1970. La période d'après-guerre était encore très marquée par la prééminence de la géographie physique, dans les programmes d'enseignement de la géographie et dans le recrutement des enseignants et des chercheurs. Pierre George y participe indirectement par son recadrage des interprétations théoriques, par sa mise en question de la hiérarchie des facteurs explicatifs et par l'attention qu'il porte à « la recherche des rapports réels » et au déroulement historique des processus d'interactions. Ce faisant, contrairement à bien des géographes américains de son époque, il ne défend pas une posture extrême comme l'« exceptionnalisme » dénoncé par Schaefer (1953) qui récusait toute possibilité de généralisation en raison de l'unicité de chacun des objets géographiques, pas plus qu'il n'adopte une position nomothétique, efficace mais relativement réductrice, comme celle de Ullman (1954) résumant la géographie à l'« interaction spatiale ». Pierre George maintient une position intermédiaire et nuancée, dans une quête de scientificité procédant par accumulation des connaissances et intégration des savoirs de plusieurs disciplines. En refusant de nier la possibilité de généralisations en géographie, et en cherchant à les identifier, mais en étant d'une grande prudence dans l'énoncé de celles qu'il observe d'après des comparaisons internationales, à différentes échelles, Pierre George réussit provisoirement ce qu'Olivier Orain (2009) qualifie comme une « entreprise de consolidation ingénieuse » (p. 26) pour une épistémologie « réaliste » de la discipline, qui sera progressivement déstabilisée par la critique constructiviste.

Une géographie marxiste ?

Pierre George se détache nettement de l'épistémologie vidalienne en décentrant la focale d'intérêt de la géographie : à l'étude des genres de vie des populations proposée par Vidal, il recommande de substituer celle des systèmes économiques et sociaux (chapitre V). Dès sa conférence inaugurale donnée à la Sorbonne en 1949, Pierre George définissait l'objet de la géographie de la population comme « l'examen des rapports entre le comportement des collectivités humaines et le milieu géographique », critiquait les insuffisances de la notion de genre de vie à laquelle il fallait préférer les indicateurs de niveau de vie et soulignait l'importance des orientations économiques pour l'évolution de la population et des formes de peuplement, dans un vocabulaire fortement teinté de marxisme :

« un changement dans les formes de production et dans les forces productives peut provoquer des modifications très importantes dans la répartition quantitative et qualitative de la population, d'une part par accroissement sur place des effectifs du groupe humain, d'autre part en provoquant des déplacements de population par appel et par essaimage (cas de l'Europe occidentale au XIX^e et au début du XX^e siècle) » (George, 1950, p. 293).

Dans cet ouvrage, ses conclusions sont tout aussi nettes : « Du point de vue d'une géographie de la population, il est clair que l'étude des genres de vie n'apporte rien » [car] « la répartition et le devenir de la population sont guidés par la structure et l'évolution structurale du système économique et social » (p. 119).

Pour autant, pas plus ici que dans ses autres textes, Pierre George ne cite jamais explicitement des philosophes ou des économistes marxistes (ses principales références en la matière se rapportent dans le présent ouvrage à quelques publications d'Alfred Sauvy). Il n'énonce pas une doctrine, pas plus qu'il ne cherche à en illustrer les concepts ou à en détecter les signes dans ses observations, contrairement à ce que maints adeptes d'une géographie radicale ou critique pratiqueront par la suite. On pourrait dire plutôt qu'il « met à l'épreuve » sa propre conviction de l'importance des modes de production, des systèmes politiques et de leur évolution dans la différenciation sociale des populations, par une analyse aussi précise et détaillée que possible des documents statistiques et des comparaisons internationales. S'il concède ensuite à l'approche géographique classique un chapitre

distinguant peuplement rural et peuplement urbain (que curieusement Pierre George désigne comme « discrimination statistique »), c'est pour mieux introduire sa vision historique de l'évolution des sociétés passant de l'agriculture à l'industrialisation. Il s'appuie sur les écrits de ses collègues géographes, économistes ou historiens, tout autant que sur les rares statistiques disponibles à l'époque, pour effectuer un tour du monde des structures professionnelles des sociétés et en proposer une typologie représentée à l'échelle des États sur une carte mondiale. Il croise les formes du peuplement (la répartition spatiale des populations) avec les spécialisations économiques, retrouve la classique dichotomie agricole-industrialisé en s'appuyant sur la classification des activités en trois secteurs, et en y ajoutant la distinction (qu'on retrouvera aussi dans son ouvrage sur les villes) entre économie industrielle et économie socialiste, mais aussi économie industrielle des pays neufs. Ses sympathies politiques se manifestent sans doute dans les chapitres qu'il consacre à l'URSS et aux démocraties populaires, pour lesquelles il apporte beaucoup d'informations sur l'originalité des processus en cours tout en valorisant les principes de « redistribution rationnelle » de la population en économie socialiste.

L'approche de Pierre George est marxiste par son insistance sur le poids de l'économie dans la différenciation des formes spatiales du peuplement et des capacités de croissance des populations, mais aussi dans ses effets évolutifs sur les comportements démographiques en termes de natalité ou de migration. Sa vision de l'histoire reprend certains des cadres de pensée de son époque (on peut noter par exemple dans son avant-propos la mention des « pays attardés » et, page 116, celle des « sociétés primitives »), mais ne se réduit pas à une succession de stades qui seraient identiques dans tous les pays du monde. Le « possibilisme » de Pierre George accorde une puissance d'action aux formes d'organisation des systèmes politiques, tout autant qu'aux capacités de maîtrise des technologies et à la volonté de développement. Sa foi dans un certain productivisme pour ce qu'on appellera l'aménagement des territoires apparaissait déjà dans sa discussion des rapports entre densités de population et production des sols agricoles dans ses deux premiers chapitres ; elle est clairement perceptible dans ses chapitres sur l'évolution des compositions professionnelles des populations, et surtout au chapitre XI, dans son « étude critique des notions de surpeuplement et d'optimum de peuplement ». La clarté de l'argumentaire qui récuse la validité de ces notions est ici remarquable, et la détermination de l'auteur s'exprime dans un sous-titre de la page 227 qui affirme « la caducité de la notion d'optimum de peuplement ».

Dans la seconde partie de son ouvrage, plus « démographique » dans ses questions et ses méthodes, Pierre George traite des fondamentaux de l'évolution de la population (natalité, mortalité, fécondité), des variantes mondiales de l'évolution naturelle selon les trois sous-ensembles de pays qu'il a distingués, (agricoles, industriels et socialistes), puis décrit les migrations, intérieures et internationales. Les rapports sociaux n'apparaissent qu'en filigrane, ses questionnements interrogent surtout la variété des interférences entre croissance de la population et économie selon les pays et les époques. Sans pouvoir en produire une connaissance solide, du fait des lacunes de la documentation, il signale les problèmes à venir causés par l'exode rural, le vieillissement des populations, la difficulté de modernisation des petites villes, la concentration urbaine croissante, l'exploitation coloniale et les déplacements de population qui en résultent en Afrique et en Asie. La cohérence de ses partis pris politiques se retrouve dans l'absence de recours au vocabulaire de la race ou de l'ethnicité et dans son choix de traiter seulement des « nationalités » à propos des questions d'émigration et d'immigration et des processus d'assimilation des étrangers.

Une position paradoxale envers la quantification

Pierre George témoigne de son intérêt indéniable pour les chiffres, non plus simplement énumérés comme dans de nombreux ouvrages de géographie d'avant-guerre, mais présentés de façon synthétique pour appuyer une argumentation. Cette méthode d'exposition et de démonstration s'exprime dans les très nombreux ouvrages qu'il a publiés dans les années 1950-1960, sur une multitude de thèmes et de régions. Cela conduit le géographe épistémologue Olivier Orain à identifier Pierre George comme « l'inventeur du réalisme géographique industriel » (Orain, 2009, p. 98). Selon lui, la nouveauté introduite par la « géographie georgienne », par contraste avec la géographie classique, se caractérise non seulement du fait de son orientation vers l'économie, mais aussi par le soin accordé aux « descripteurs numériques » : « là où le chiffre classique est souvent brut, occupe une place considérable dans le corps du texte et donne lieu principalement à des considérations volumétriques, le chiffre georgien s'ordonne beaucoup plus souvent en tableaux et donne lieu à une grande diversité d'analyses. De surcroît, le nombre est fréquemment travaillé sous forme de ratios et de

pourcentages» (Orain, 2009, p. 97). Pierre George vante dans la conclusion du présent ouvrage «les immenses progrès réalisés depuis peu de temps par les sciences statistiques et économiques de l'homme» (p. 368) et dans son article de 1950, reproduit ici en introduction, reconnaît à la démographie le mérite d'avoir fait progresser les connaissances en ayant élaboré des méthodes statistiques adaptées, que les géographes ne savent pas toujours encore maîtriser mais dont ils doivent utiliser à bon escient les résultats.

On touche là sans doute à une énigme, à la contradiction la plus étonnante dans l'œuvre de Pierre George, qui a par ailleurs dénoncé le «mythe du nombre» (George, 1962) et raillé «l'illusion quantitative» pour la géographie (George, 1972). En fait, sa critique traduit de sa part une double exigence, du côté de la production des statistiques, et du côté de l'interprétation qui en est faite. Ce n'est donc pas un hasard s'il consacre dans le présent ouvrage son premier chapitre aux données statistiques disponibles, un préalable méthodologique sur les sources d'information concernant la population, discutant leur fiabilité et les obstacles à leur comparabilité, pour y revenir encore au début de la seconde partie concernant la démographie. En termes d'exigences pour l'interprétation, on pourrait dire que la précision de ses analyses, tout autant que leur finesse, et la prudence de ses conclusions, témoignent de ce que Pierre George considère comme le «bon usage» des nombres, des indices et des méthodes qu'il importe selon lui de bien connaître. Sur ce sujet, il est difficile de prendre l'auteur en défaut, sauf peut-être pour la figure 10 de la page 236 comparant les évolutions des populations de quatre pays (France, Grande-Bretagne, Italie, États-Unis) de 1800 à 1950 au moyen d'un simple graphique arithmétique, ce qui conduit à une violente amplification visuelle de «l'anomalie» française, puisque sa croissance semble très faible, en partie parce qu'elle est comparée à celle de pays initialement moins peuplés. Mais on peut noter comme témoignage du souci de synthèse qui l'anime, son intérêt pour le multivarié, dans son recours à l'un des moyens ingénieux mais rudimentaires de l'époque, ces graphiques triangulaires utilisés pour illustrer et comparer les structures par âge et leurs évolutions (p. 258-259).

Une géographie humaine de la complexité

Dans la conclusion, Pierre George indique bien qu'il ne prétend pas avoir écrit un traité ou un manuel, mais on peut affirmer qu'il a réussi la tentative, présentée dans son avant-propos, de réaliser « plus qu'un simple répertoire des données du nombre et de la distribution géographique des hommes, une étude des problèmes majeurs de la géographie humaine à travers les grandes questions de peuplement du monde contemporain » (p. 29). Sa prescience de la complexité se devine dans les emplois pertinents qu'il fait du terme de système, dans un sens analytique et pas seulement institutionnel comme la pratique plus fréquente de l'époque, là où d'autres auteurs comme André Cholley (1942) se contentaient de la notion plus descriptive de « combinaison ». La perception de la complexité ne signifie pas pour Pierre George un renoncement à la scientificité des énoncés, qui se manifeste aussi dans sa capacité à détecter et expliquer les retournements de tendance ou les évolutions contrastées lorsque des processus d'évolution rencontrent des conditions initiales différentes ou sont perturbés par des chocs externes. De fait, la définition de la géographie humaine qu'il propose en conclusion : « étude synthétique du complexe qui a pour base l'organisation de la vie humaine pour l'application des techniques caractéristiques d'une époque et d'une civilisation, dans un cadre géographique défini, à la production ou à l'acquisition de tout ce qui est jugé nécessaire à la vie matérielle et culturelle de la collectivité envisagée » (p. 367-368) est toujours d'actualité. En paraphrasant Marcel Mauss, on peut dire qu'à propos de la population l'ouvrage de Pierre George propose, avec un aperçu de la diversité du monde, une géographie humaine totale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANNALES DE GÉOGRAPHIE, 2008, « Pierre George (1909-2006) : un géographe témoin de son temps. Hommage des Annales de Géographie », *Annales de géographie*, 659(1), p. 3-31.

CHOLLEY A., 1942, *Guide de l'étudiant en géographie*, Paris, Presses universitaires de France.

FEBVRE L., 1922, *La Terre et l'évolution humaine*, Paris, Albin Michel.

GEORGE P., 1950, Géographie de la population et démographie, *Population*, 5(2), p. 291-300.

GEORGE P. 1962, Quelques aspects du mythe du nombre, *Cahiers internationaux de sociologie*, 33, p. 39-47.

GEORGE P., 1972, *L'illusion quantitative en géographie, La pensée géographique française*, Mélanges offerts au Professeur A. Meynier, Saint-Brieuc, Presses universitaires de Bretagne, p. 121-132.

ORAIN O., 2009, *De plain-pied dans le monde. Écriture et réalisme dans la géographie française au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan.

SCHAEFER F. K., 1953, «Exceptionalism in geography: a methodological examination», *Annals of the Association of American Geographers*, 43(3), p. 226-249.

SORRE M., 1946, *Les fondements biologiques de la géographie humaine*, Paris, Armand Colin.

SORRE M., 1948, La notion de genre de vie et sa valeur actuelle, *Annales de Géographie*, LVII, n° 306, p. 97-108 ; n° 307, p. 193-204.

ULLMAN E. L., 1954, «Geography as spatial interaction», *Interregional Linkages (Proceedings of the Western Committee on Regional Economic Analysis)*, Berkeley, p. 63-71.